

## Conscia lucerna.

### Seules les lampes savent l'usage que l'on fit d'elles.

par Laurent Chrzanovski

En cette période qui se caractérise, pour notre science archéologique, par une déferlante de publications se réclamant des « études de genre » ou de l'« archéologie théorique », il est urgent de faire le point des connaissances réelles, afin d'éviter une succession malheureuse de dérapages et de non-sens. Lampes votives, rituelles, sacrées, cultuelles, lampes-jouet, lampes funéraires... combien de publications, anciennes ou récentes, affublent avec conviction des luminaires archéologiques de tels épithètes. Les photophores en tous genres, de par leur signification mystique et leur utilisation qui dépassait de loin la simple fonction d'éclairage domestique, sont particulièrement sujets à des interprétations hasardeuses. Rappelons en effet que le tout premier livre exclusivement dédié aux lampes romaines, le *De Lucernis Antiquorum Reconditis* de Fortunio Liceto publié à Venise en 1653, était déjà intégralement basé sur la fonction rituelle, superstitieuse et mystique de ces artefacts. Force est de constater que cette subjectivité, compréhensible pour l'époque, est hélas encore très suivie aujourd'hui.

Nous ne reviendrons pas ici, pour des raisons d'espace, sur tous les témoignages littéraires, historiques et archéologiques qui prouvent l'utilisation et le rôle des luminaires dans les sphères politiques, religieuses et funéraires dans l'antiquité<sup>1</sup>. Forts de cette réalité, nous nous proposons de nous concentrer sur les surinterprétations de cet état de fait, à savoir l'obsession de certains chercheurs de vouloir classer dans ces catégories toutes sortes de

lampes dont l'iconographie, la taille ou des modifications structurelles se prêtent à une discussion qui s'écarte du rôle primaire de l'objet.

#### a. Les lampes de culte attestées

Même dépourvues de leur contexte d'origine, il existe certes des lampes dont la fonction votive est assurée : nous en citerons deux exemples parmi d'autres.

A la Bibliothèque Nationale de France<sup>2</sup>, on trouve une belle lampe de bronze en forme de tête de taureau. Découverte en Turquie, elle porte, sur son réflecteur en forme de croissant de lune, l'inscription Lykainis Pasikrata doron - à savoir Lykainis (a offert en) vœu à Pasikrata ; Pasikrata étant l'un des épithètes attribués à Artemis en Thessalie. La seconde lampe, également de bronze, est conservée au Musée Calvet d'Avignon<sup>3</sup>. Découvert à Apt en 1886, il s'agit d'un exemplaire à deux becs avec chaînes de suspension et tabula ansata portant la même inscription sur les deux côtés : GENIO COL/C IVLIVS VA/LIDUS EX VOTO (au génie de la colonie, Caius Iulius Validus (a offert) en vœu).

Dans une autre catégorie, dont la sacralité est attestée par le contexte même de sa découverte, soulignons l'importance exceptionnelle des cinq becs de lampe en bronze du Mithraeum de Martigny<sup>4</sup> (fig. 1). Un adepte du culte oriental, vraisemblablement fortuné, a fait confectionner cinq petites lampes de bronze identiques, dont il a ensuite fait scier le bec. Il a ainsi pu offrir à son dieu un don prestigieux, tout en



Fig. 1

s'assurant que personne ne viendrait voler ou récupérer les objets pour s'en servir.

Enfin, une recherche exemplaire menée récemment en Espagne a recensé toute une série de compositions céramiques plastiques associant petits autels et lampes<sup>5</sup>, qui sont certainement à attribuer à de petits laraires domestiques et qui étaient probablement appréciées en premier lieu par des adeptes des religions orientales.

#### b. Les dérives de l'interprétation iconographique

Mais ailleurs, l'*unicum* – dans toute l'histoire du luminaire – constitué par la présence de motifs historiés ainsi que d'inscriptions sur les lampes romaines à médaillon et leurs successeurs (lampes africaines, lampes palestiniennes, lampes coptes, etc.) a suscité de nombreuses études centrées sur l'interprétation iconographique et épigraphique de ces objets. Ces publications, primordiales pour la compréhension des choix iconographiques des divers ateliers et de la diffusion des thèmes dans l'Empire, véritable miroir des goûts et des

préférences des habitants des différentes régions, deviennent néanmoins contestables lorsqu'elles perdent de vue de la fonction éminemment utilitaire des artefacts. En un mot, le lien entre l'iconographie de l'objet et son utilisation est presque toujours impossible à prouver, et, si les hypothèses sont toujours bienvenues, toute affirmation est plus que jamais à éviter, sauf dans les cas rarissimes où le lien est archéologiquement démontré.

Les plus récentes publications de lieux de culte ayant livré une grande quantité de lampes sont là pour le démontrer. Nous nous

pencherons en particulier sur les corpus de luminaires votifs ayant fait l'objet de monographies, à savoir le sanctuaire de Santa Barbara<sup>6</sup> (province de Béja, Portugal), la grotte sacrée du mont Ida<sup>7</sup> (Crète) et le temple du Lychnomanteion de Patras<sup>8</sup> (Grèce). Dans les trois cas, on observe toutes sortes de lampes à médaillon dont l'iconographie n'est jamais liée au lieu sacré de leur découverte. On y trouve certes des sujets mythologiques, mais en petit nombre, et fort disparates (de Jupiter à Cybèle en passant par Mercure, Diane, Sol, Isis et bien d'autres). De plus, la grande majorité des lampes découvertes dans ces sites sont décorées de motifs « laïcs » : scènes de chasse, animaux, gladiateurs, courses de chars, masques de théâtre et même scènes érotiques.

Cette diversité iconographique se retrouve dans bon nombre de contextes sacrés, et ce dans toutes les régions de l'Empire : remarquons par exemple les recherches menées sur le sanctuaire de Junon à Gabies<sup>9</sup> (Italie), sur le temple de Baalshamin à Palmyre<sup>10</sup> (Syrie) ou encore le sanctuaire de Déméter et Koré à Corinthe<sup>11</sup> (Grèce). Aussi, si l'on accorde toute notre considération à ces contextes

<sup>1</sup> Nous en avons rédigé un résumé comprenant bon nombre de sources et de renvois bibliographiques dans L. Chrzanovski, *Lumières antiques. Les lampes à huile du Musée Romain de Nyon*, Milano 2000, pp. 19-30 ; voir aussi l'ancien mais toujours très utile M. P. Nilsson, *Lampen und Kerzen im Kult der Antike*, in *Opuscula Archaeologica VI* (Skifter utgivna av Svenska institutet i Rom) (1950), pp. 96-111

<sup>2</sup> (ex collection Froehner), inv. 733, cf. M.-C. Hellmann, *Lampes antiques de la Bibliothèque nationale, I. Collection Froehner*, Paris 1980, pp. 81-82

<sup>3</sup> P. de Brun et S. Gagnière, *Les lampes antiques du Musée Calvet d'Avignon*, Carpentras 1937, n. 326, p. 64

<sup>4</sup> L. Chrzanovski, *LVMIERE ! L'éclairage dans l'antiquité*, Milan 2003, nn. 111-115, p. 92

<sup>5</sup> J. Ruiz de Arbulo, *Altars domésticos y ritos orientales. Las acéculas con lucernas adosadas*, in *Cypsela XI*, 1996, pp. 117 - 124

<sup>6</sup> M. Garcia Pereira Maia, M. Maia, *Lucernas de Santa Bárbara*, Castro Verde 1997

<sup>7</sup> P. Sapouna, *Die Bildlampen römischer Zeit aus der Idäischen Zeusgrotte auf Kreta* (BAR S-696), Oxford 1998

<sup>8</sup> M. Petropoulos, *Ta ergasteria ton romaikon lychnarion tes Patras kai to lychnomanteio*, Athina 1999 (Demosieimata tou Archaologikou Deltiou, 70)

<sup>9</sup> M.A. Elvira, *Lucernas*, in *El Santuario de Juno en Gabii. Excavaciones 1956-1969*, Roma 1982, pp. 505-524

<sup>10</sup> R. Fellmann, *Die Lampen*, in R. Fellmann, C. Dunant, *Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre*, 6. Kleinfunde. Objets divers (Bibliotheca helvetica romana, 10, 6), Roma 1975, pp. 6-58

<sup>11</sup> K. Warner Slane, *Corinth, 18, 2. The sanctuary of Demeter and Kore. The Roman pottery and lamps*, Princeton 1990

dont la sacralité est démontrée, nous ne pouvons qu'être prudents et circonspects lorsque nous analysons l'iconographie religieuse d'un luminaire romain ou byzantin découvert dans un contexte à la destination incertaine<sup>12</sup>. Par exemple, un thème comme celui du « bon berger », fut immédiatement récupéré par l'archéologie dite « chrétienne » et assimilé au culte monothéiste<sup>13</sup> (fig. 2). Or,



Fig. 2

<sup>12</sup> Trop de textes pèchent par une subjectivité que nous ne pouvons partager. Nous citerons par exemple S. Applebaum, *Clay Lamps and Religious Propaganda in the Early Roman Empire*, in *Eretz-Israel* 6 (Dedicated to the Memory of Mordecai Narkiss - 1897-1957) (1960), pp. 73-76, M.I. D'Agostino Fleming, *As lamparinas de terracota greco-romanas como vehículos de iconografía religiosa*, in *Dédalo* 27 (1989), pp. 173-187 et surtout le récent P. Stewart, *Cult images on Roman lamps*, in *Hephaistos* 18 (2000), pp. 7-28

<sup>13</sup> M. T. Paleani, *Le lucerne paleocristiane* (Monumenti, Musei e Gallerie Pontificie, Antiquarium Romanum), Roma 1993, n. 2, pp. 7-9

<sup>14</sup> L. Chrzanowski, D. Zhuravlev, *Lamps from Chersonesos in the State Historical Museum - Moscow*, Roma 1998 (Studia Archaeologica 94), voir en particulier 'The iconography of the criophoros on lamps of Deneauve type VIII B', pp. 114-121, avec abondante bibliographie

nous avons démontré<sup>14</sup> que l'invention iconographique du thème doit être attribuée à l'atelier ostien d'Annius Serapiodorus, dont toute la production est païenne et les rares thèmes religieux sont à relier (comme le nom du potier lui-même) aux cultes orientaux. Le bon berger n'est donc pas encore chrétien, mais bien oriental, puisqu'il peut aisément être interprété comme un pasteur divin tel que le deviennent tour à tour Aristée, Attis, Adonis ou encore Orphée.

Bien entendu, comme c'est souvent le cas pour des motifs encore plus anodins - comme les portraits saisissants d'animaux évoluant en pleine nature - cette iconographie devait certainement séduire des adeptes du nouveau culte chrétien, qui ont certainement acheté des lampes au criophore tout comme ils devaient posséder des lampes ornées de colombes ou de brebis, symboles forts de leur religion.

De récentes discussions sur les lampes africaines tardives (dites lampes chrétiennes) ont aussi démontré que la prudence s'impose<sup>15</sup>. En effet, les mêmes producteurs qui ont créé ces motifs iconographiques, souvent des interprétations de scènes de l'Ancien Testament<sup>16</sup> ou encore des symboles forts de la nouvelle religion d'Etat, produisent en parallèle des scènes païennes qui jouissent encore d'un grand succès populaire. En Grèce, de nombreux ateliers continuent même à décorer leurs lampes de motifs mythologiques païens chers à leurs consommateurs<sup>17</sup>.

Un cas plus problématique est offert par les lampes juives à menorah, dont la découverte semble souvent liée à une présence d'adeptes de ce culte<sup>18</sup>. Mais là encore, de nombreuses études ont démontré l'usage encore très répandu du chandelier à sept branches dans la communauté chrétienne<sup>19</sup>. Enfin, des ateliers produisant des lampes exclusivement liées à une communauté religieuse précise sont attestés en Palestine. Ce sont les céramistes byzantins qui introduiront sur le marché, sans doute avec l'appui du clergé, les fameuses lampes « pantoufles » avec inscriptions sacrées en Grec (fig. 3). Comme l'a démontré Stanislaw Loffreda, ces lampes, largement diffusées dans toute la région, comportent systématiquement des inscriptions en l'honneur de la lumière divine, comme « Que brille la lumière du seigneur ! »<sup>20</sup>.



Fig. 3

<sup>15</sup> J. Lund, *Motifs in context. Christian lamps*, in *Acta Hyperborea* 8 (2001), pp. 199-214

<sup>16</sup> Cf. entre autres F. Béjaoui, *Les thèmes bibliques sur les réflecteurs de lampes du Musée de Carthage*, in *Africa* IX (1985), pp. 141-150 ; F. Béjaoui, *Céramique et religion chrétienne. Les thèmes bibliques sur la sigillée africaine*, Tunis 1997 ; C. Sandoz, *Scènes vétéro-testamentaires sur les lampes à huile tardo-antiques*, in D. Zhuravlev (dir.), *Fire, Light and Light Equipment in the Graeco-Roman World*, Oxford 2002 (BAR International Series 1019), pp. 81-110

<sup>17</sup> A. Karivieri, *Mythological subjects on late Roman lamps and the persistence of classical tradition*, in *Acta Hyperborea* 8 (2001), pp. 179-198

<sup>18</sup> Cf. entre autres S. Fine, B. Zuckerman, *The Menorah as Symbol of Jewish Minority Status*, in S. Fine (ed.), *Fusion in the Hellenistic East*, Los Angeles 1985, pp. 23-30 ; D. Korol, *Il primo ritrovamento di un oggetto sicuramente giudaico a Cimitile. Una lucerna con la rappresentazione della menorah*, in *Boreas* 13 (1990), pp. 94-102 ; D. Korol, *Juden und Christen in Augsburg und Umgebung in Spätantike und frühem Mittelalter. Das Zeugnis der Kleinkunst*, in *Tesserae. Festschrift für J. Engemann*, Münster 1991, pp. 51-73 ; E.C. Lapp, *Jüdische Tonlampen aus der Spätantike im Landesmuseum Mainz*, in *ZDPV* 108, 2 (1992), pp. 171-173 ; J. Lund, *A synagogue at Carthage? Menorah-lamps from the Danish excavations*, in *Journal of Roman Archaeology* 8 (1995), pp. 245 - 262 ; R. Hachlili, *The menorah, the ancient seven-armed candelabrum : origin, form and significance*, Leiden 2001 (Supplements to the Journal for the study of judaism ; vol. 68)

<sup>19</sup> Voir P. Bloch, *Seven-Branched Candelabra in Christian Churches*, in *Journal of Jewish Art* 1 (1974), pp. 44-49 ; M. Dulaey, *Le chandelier à sept branches dans le christianisme ancien*, in *Revue des Etudes Augustiniennes* XXIX, 1-2 (1983), pp. 3-26

<sup>20</sup> S. Loffreda, *Lucerne bizantine in Terra Santa con iscrizioni in Greco*, Jerusalem 1989 ; S. Loffreda, *Les lampes byzantines, expression de la foi chrétienne*, in *Linguistics* 81 (1993), pp. 50-51 ; S. Loffreda, *Luce e vita nelle antiche lucerne cristiane della Terra Santa*, Jerusalem 1995

L'iconophobie ayant désormais rejeté *de facto* toute représentation figurée dans certaines communautés, on assiste à un véritable florilège épigraphique, ces inscriptions, toujours abrégées, pouvant se lire de dix-huit façons différentes en fonction de leur rendu (concentriques, de gauche à droite, de droite à gauche, etc...). Mais c'est bien ce florilège, qui ne devait être accessible qu'à de rares initiés – les populations devenant de plus en plus analphabètes – qui nous incite une fois encore à une grande prudence quant à l'association de ces lampes avec une acquisition empreinte de religion par leurs propriétaires. Par ailleurs, une fois de plus, certains de ces luminaires et leurs inscriptions – celles qui ne mentionnent ni Jésus ni ne citent Dieu par son nom – sont aussi bien adaptables à la communauté juive, dont l'éloge de la lumière divine est tout aussi ancré dans le rite et les coutumes<sup>21</sup>. Il y a certes aussi quelques exemples dont l'interprétation est sans équivoque : il y a peu, une découverte sensationnelle d'un fragment de lampe égyptienne a pu en attribuer la destination à une cérémonie exclusive : l'inscription citant NEOPIST, elle devait certainement être destinée à un nouvel adepte du culte chrétien, à peine baptisé<sup>22</sup>.

Nous terminerons cette partie avec une comparaison sociologique moderne qui nous paraît intéressante : grâce à l'engouement de nombreux collectionneurs, les boîtes et les pochettes d'allumettes sont récemment devenues un sujet d'études scientifiques. Une thèse de doctorat récemment publiée<sup>23</sup> montre bien à quel point ces objets servaient aussi, surtout durant la première moitié du XXe siècle, de vecteurs iconographiques (politiques, historiques, religieux, commerciaux). Cependant, leur utilité est toujours mise au premier plan : le consommateur achetait les boîtes pour se servir du contenu, et non pour le motif de leur contenant. D'usage universel, comme les lampes romaines dans l'antiquité, les fabricants d'allumettes et les annonceurs avaient néanmoins compris que c'était un excellent moyen publicitaire pour toucher un très grand nombre de personnes.

### c. Les lampes au médaillon intentionnellement endommagé

En présence de lampes romaines parfaitement intactes, à l'exception du centre du médaillon, intentionnellement cassé (fig. 4), de nombreux archéologues ont émis toutes sortes d'hypothèses plus ou moins fantaisistes, presque toujours gravitant autour d'un rituel religieux ou funéraire. Dans des contextes hébraïques, plusieurs spécialistes ont même attribué ce phénomène à la communauté samaritaine, pour laquelle seuls des objets purs et intacts étaient dignes d'être utilisés dans les cérémonies, pour lesquelles on achetait des lampes sans trou de remplissage ni trou de mèche, que l'on ne perçait que pour l'occasion. Or,

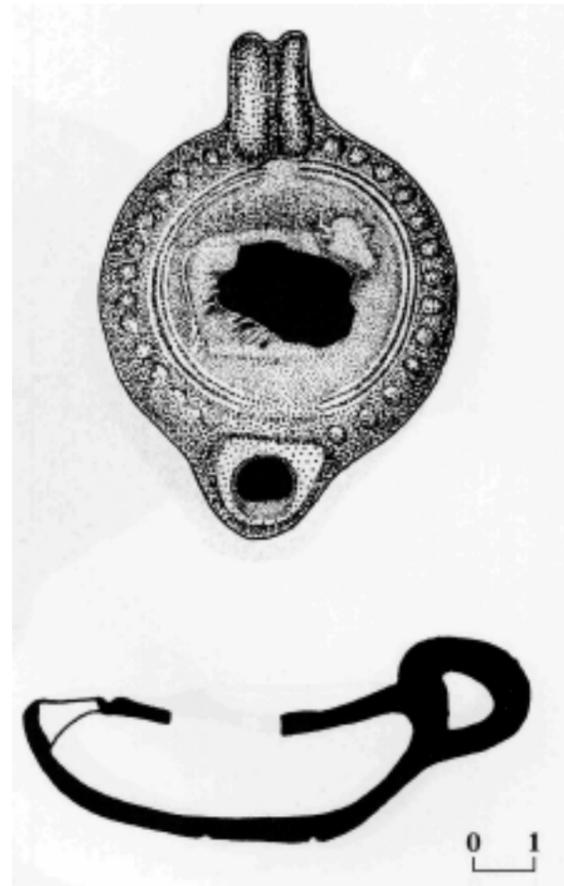


Fig. 4

qu'il s'agisse de lampes « juives », « païennes » ou « chrétiennes », nous pouvons constater que ces luminaires endommagés se retrouvent dans toutes sortes de contextes, privés, funéraires ou religieux, dans tout l'Empire et même dans des Etats alliés comme les grandes cités de Crimée. L'explication la plus rationnelle revient donc à dire, comme l'a déjà fait avec force Renée Sivan pour les lampes « samaritaines »<sup>24</sup>, qu'il s'agit tout simplement d'une opération fonctionnelle visant à créer ou agrandir un trou de remplissage absent ou mal percé par le potier.

### d. Les clous dans les lampes

Nous avons lu dans une récente publication<sup>25</sup> une interprétation pour le moins incertaine d'une lampe découverte dans une tombe de la nécropole d'Aoste (en Isère). Découverte avec sept cruches et cinq vases, elle était, comme tous ces artefacts, percée d'un petit trou et contenait encore un clou rouillé sortant du trou de remplissage. Si nous ne mettons pas en doute l'aspect rituel du trou percé dans ces objets céramiques, nous pensons néanmoins devoir en dissocier formellement la présence du clou. En effet, dans un très grand nombre d'exemplaires intacts d'époque romaine, spécialement en Narbonnaise, mais aussi dans d'autres provinces, on retrouve un simple clou toujours introduit dans le réservoir par le trou de remplissage.

Ici encore, nous sommes en présence d'une technique purement utilitaire: alors que les riches citoyens possédaient des pincettes et des crochets de bronze (fig. 5) pour régler de façon optimale les mèches de leurs lampes, les classes moyennes et humbles de ces provinces utilisaient de simples clous ou même des petits bouts de bois pour pousser la mèche vers le bec ou la ramener dans le réservoir. Fiché dans la mèche, le clou permettait ainsi d'en assurer la meilleure rentabilité.



Fig. 5

### e. Les lampes de petite taille ou « lampes-miniature »

La taille réduite de certaines lampes (fig. 6), véritables miniatures d'artefacts du même type, a aussi fait naître toutes sortes d'hypothèses. Ces luminaires seraient pour les uns des jouets, pour les autres des objets sacrés, ou encore des exemplaires destinés aux cérémonies funéraires. Ici encore, hormis les lampes découvertes dans des contextes exclusivement liés à un culte ou dans des tombes, il n'est pas raisonnable d'attribuer à de petites



Fig. 6

<sup>21</sup> Cf. M.-M. Davy, A. Abécassis, M. Mokri, J.-P. Rennebeau, *Le thème de la lumière dans le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam*, Paris 1976

<sup>22</sup> W.J. Fulco, *An early christian lamp from Aswan inscribed Neopist*, in *Revue Biblique* 110:1 (2003), pp. 86-89

<sup>23</sup> S. Eilers, *Handbuch der Phillumenie. Zündholzketten als historische Quelle. Eine bildkundliche Untersuchung*, Norderstedt 2003

<sup>24</sup> R. Sivan, *Lamps with a broken discus*, in *Studien zur spätantiken und frühchristlichen Kunst und Kultur des Orients*, Wiesbaden 1982, pp. 115-116

<sup>25</sup> J.-P. Jospin, *Rituels funéraires particuliers des nécropoles d'Aoste (Isère)*, in J.-P. Jospin (éd.), *Les Allobroges. Gaulois et Romains du Rhône aux Alpes*, Gollion 2002, pp. 174-177 (fig. p. 176)

lampes un rôle différent de celui de celles de taille 'ordinaire'. D'une part, on observe bien que ces « lampes-miniature » proviennent de toutes sortes de contextes, mais sont surtout retrouvées dans des demeures privées. Présentant souvent des traces de combustion, on peut attester qu'elles ont été utilisées, et donc écarter avec toute vraisemblance le rôle de jouets que certains ont suggéré. En effet, le risque d'incendie étant l'une des plus grandes craintes de tout maître ou maîtresse de maison – spécialement en ville – il apparaît inconcevable que l'on donne des lampes allumées à des enfants en bas âge. Enfin, si l'on observe leur facture, souvent très bonne, et leur contenance, rien ne permet d'affirmer qu'elles avaient un autre usage primaire que celui de tout autre luminaire.

Il est en effet bon de rappeler que la luminosité créée par une lampe ne dépend jamais de la taille du réservoir, mais seulement de la taille et de la qualité de la mèche ainsi que du type et de la qualité du combustible utilisé. La taille du réservoir n'intervient que si l'on considère la durée totale d'éclairage fournie par la lampe jusqu'à épuisement du combustible. Or, nous possédons par bonheur une source des plus précieuses sur l'utilisation de combustibles pour luminaires : il s'agit du Papyrus Cornell I<sup>26</sup>, qui décrit avec une très grande rigueur les dépenses en huile d'éclairage effectuées pendant deux mois dans l'énorme propriété foncière d'Apollonius, trésorier-général de Ptolémée Philadelphie. Le document a pour mesure de base le *kotyle*, qui équivaut approximativement à un quart de litre<sup>27</sup>. Mais dans ses comptes, il est souvent fait mention de petites quantités données par l'intendant-général ou restituées à celui-ci par les employés, et ce jusqu'au huitième de *kotyle* (trois centilitres !), puisque le combustible non consommé durant la nuit était déduit du versement du lendemain.

Des recherches d'archéologie expérimentale, effectuées pour mieux comprendre les données quantitatives exprimées dans le fameux furent

menées dans des laboratoires américains<sup>28</sup>. Elles ont permis d'établir qu'un *kotyle* d'huile de ricin (le combustible le plus fréquemment employé en Egypte) pouvait, à l'aide d'une bonne mèche, assurer l'éclairage durant 18 heures et demi. On voit bien que quelques mesures de bonne huile – l'huile d'olive étant encore plus rentable que l'huile de ricin – suffisent donc à faire fonctionner une lampe pour quelques heures, puisqu'un seul centilitre suffit pour trois quarts d'heure.

Si nous nous tournons à nouveau vers les objets utilitaires utilisés dans nos propres foyers il n'y a pas plus de deux générations, on trouve fréquemment les petites veilleuses, fabriquées essentiellement en France et en Allemagne jusqu'au milieu du XXe siècle. Ces petites mèches cirées, placées sur un flotteur, étaient déposées dans un simple petit verre rempli d'eau à la surface de laquelle on ajoutait un peu d'huile. Les veilleuses assuraient ainsi une petite flamme durant quelques heures, afin de ne pas laisser le dormeur dans l'obscurité totale. Il est donc fort possible que les petites lampes romaines étaient destinées au même usage, le consommateur sachant qu'elles s'éteindraient sans peine avant la fin de la nuit, et ce sans devoir mesurer le combustible, ce qu'il devrait faire pour un résultat équivalent en utilisant une lampe de taille ordinaire.

## Conclusion

Pour terminer ce bref résumé des diverses interprétations recensées ici ou là, nous ne pouvons que paraphraser et étendre le célèbre épigramme de Martial (XIV, 39) consacré à la lampe de la chambre à coucher. « Silencieuse complice et confidente de son propriétaire (*conscia lucerna*), elle tait à tout jamais son usage et les agissements qu'elle a pu observer... » Autrement dit, toute lampe dont le contexte (plus rarement l'épigraphie) ne peut établir avec certitude une destination particulière, ne doit en aucun cas être attribuée à une fonction spéciale.

L'iconographie, en particulier, n'est de loin pas à elle seule un indice sûr d'appartenance sociale ou religieuse, tout comme la taille ou d'éventuelles modifications de l'artefact ne signifient le plus souvent qu'un choix purement utilitaire. En un mot, n'oublions pas que la fascination que nous pouvons avoir pour certaines belles lampes antiques ou leur décor ne doit jamais nous distraire de leur rôle principal : le même que celui de nos ampoules et de nos néons d'aujourd'hui, toutes proportions gardées. Rappelons-nous aussi que l'édit de Dioclétien, le seul document, qui nous soit parvenu, utile à établir avec précision le prix d'une *lucerna*, en fixe le coût maximal à l'équivalent d'une heure de travail du plus mal payé des ouvriers, ou à la moitié d'une mesure de pommes !

<sup>26</sup> Cf. W.L. Westerman, *Account of lamp oil from the estate of Apollonius*, in *Classical Philology* 19 (1924), pp. 229-260

<sup>27</sup> Exactement 24,65 centilitres, selon A.E. Samuel, *Illumination by castor oil - P. Cornell I.*, in *Bulletin of the American Society of Papyrologists* I (1963-1964), pp. 32-38

<sup>28</sup> Samuel, op. cit.